

Le prix de la passion

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 19 décembre 1914 : Des troupiers gâtés (X. Y. Z.). — L'escalade, quand même ! (C. M.). — La crebillia-foumère de Mollie-Derbon (Marc à Louis). — Elève de Napoléon. — Mobilisés (F. Wœlfl). — Le patois d'en face.

Nouveaux abonnés.

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau d'un an, dès le 1^{er} janvier 1915, recevront **GRATUITEMENT** les numéros du mois de décembre courant.

DES TROUPIERS GATÉS

Du poêle à Gottfried, le 15 décembre 1914.

Mon cher Conteur,

T'AI-JE déjà dit la joie que tu me causes tous les huit jours ? Tu m'arrives le dimanche après midi, à l'heure où les humbles troupiers que nous sommes remplacent la demitasse et le pousse-café par un bout de Vevey ou de Grandson. Et alors je te lis avec une lenteur calculée, pour faire durer le plaisir, gardant pour la bonne bouche le morceau en patois. Ah ! tes collaborateurs ne ressemblent pas à quelques gros personnages que je ne puis nommer, ils n'ont pas le « tournis », eux ! La guerre n'a pas assombri leur humeur ni brouillé leurs idées. Je ne leur fais pas d'autres compliments, tu ne les insérerais pas ; suffit qu'ils sachent que leur rayon de soleil tombe toujours à pic ; car on a beau s'être fait à l'idée que notre bataillon est pour dix ans dans la Suisse allemande, il y a des moments où vous manquez la vue des côtes plantées de bois tortu, où l'on déboucherait volontiers un franc cinquante de chemin de fer, pour être, avec deux ou trois amis, dans une vraie cave de vigneron, devant un bossart de notre petit blanc.

Ce n'est pas que nous ayons à nous plaindre des villageois qui hébergent notre compagnie, ce sont les meilleures gens du monde. Parmi eux, Gottlieb, sa femme Barbara, ses grandes filles Lisbeth et Anneli, ont droit à toute notre gratitude. Ils nous ont cédé, à deux de mes camarades et à moi, leur *Wohnstube*, l'ancien poêle de nos campagnes, sans vouloir accepter un sou. C'est là que nous passons nos brèves soirées, l'unique pinte de la petite bourgade étant toujours prise d'assaut. Ce poêle est une immense chambre d'un effet charmant avec ses vieilles boiseries de pin, son lit à colonnes et ses hautes armoires regorgeant de piles de draps et de nappes.

Quel est le nom de famille de notre aimable hôte ? Je l'ignore. Tout le monde l'appelle Gottlieb, et nous ne dérogeons pas à cet usage. C'est un homme qui ne vit que pour ses vaches, des bêtes superbes d'ailleurs. Tous les jours il nous

les fait voir, tous les jours nous poussons les mêmes cris d'admiration et, chaque fois aussi, il nous entraîne dans la « chambre à lait » et nous fait boire une crème mousseuse encore chaude. Nous nous laissons allaiter comme des veaux, mais sans aller jusqu'à vider trois écuelles d'affilée, ainsi que notre amphitryon nous en donne l'exemple.

Gottlieb a passé une année près de Nyon, comme vacher, il y a de cela une trentaine d'années. En fait de français, il ne sait plus dire que « bonjour, bonsoir » et « merci » ; mais il nous comprend sans peine. Lisbeth et Anneli parlent notre langue très agréablement ; ce sont de belles plantes de dix-neuf et vingt ans, qui n'ont pas honte d'aider leur père à soigner son bétail, qui savent traire et faucher, et auxquelles il ne faudrait pas manquer de respect, car elles ont les poignets solides. Barbara, leur mère, est la seule de la famille qui ne comprenne pas notre langue. Nous nous entendons par signes, et comme elle se figure que nous saisissons les finesses du dialecte de l'endroit, elle nous conte de longues histoires que nous ponctuons de *so*, ce vocable allemand si commode et qui, selon l'intonation qu'on lui donne, sert à exprimer les sentiments les plus opposés. Barbara est, au reste, une vraie maman pour nous. Elle nous régale, un peu plus souvent que nous le voudrions, de pommes de terre avec de la marmelade aux prunes, de galette aux poires et de gâteaux aux oignons, trois friandises dont nous n'avions pas la moindre idée ; et elle nous donne à entendre que « n'est pas gourmand celui qui aime les bonnes choses, mais bien celui qui les dédaigne ». Le moyen de ne pas faire honneur à ses plats doux !

Si je comprends bien l'excellente mais un peu trop verbeuse Barbara, ses amabilités à l'adresse des soldats welsches sont une sorte de rendu pour les bons soins dont furent entourées Lisbeth et Anneli quand elles apprenaient le français à Orbe et à Cossonay. C'est d'autant plus touchant que ces gâteries-là ne sont pas dans les habitudes de la région.

Ainsi, dimanche dernier, nous avions été invités à un dîner chez Gottlieb, sorte de festin d'accordailles servi en l'honneur du fiancé d'Anneli, du père et de la mère de ce futur gendre. Après le café noir et l'eau-de-vie de prunes, le fiancé et ses parents se levèrent de table et mirent chacun sur la nappe une pièce de deux francs ! Ni Gottlieb, ni aucun des siens ne parurent froissés de ce geste.

Dans l'après-midi, nous trouvant à l'unique petit café, nous vîmes arriver les amoureux. Ils prirent chacun un boc ; Anneli paya le sien. Cela nous fit rougir, nous de qui, chez ce bon Gottlieb, personne n'a jamais voulu prendre un liard.

Tu vois, mon cher Conteur, que nous ne sommes pas bien malheureux dans ces parages confinés à quatre cantons de langue allemande, de telle sorte qu'au cours de nos manœuvres nous foulons alternativement le sol de Berne, de Soleure, de Bâle-Campagne et de l'Ar-

govie. Nous nous arracherons cependant sans pleurer à leur excellente population et à leur brouillard malheureusement tenace, pour passer au coin natal certaines semaines de vacances promises à toutes les troupes — à tour de rôle, s'entend — vacances sur lesquelles chacun compte, mais dont la consigne défend de parler. Aussi ne t'en dirai-je rien.

Mais la consigne ne m'empêchera pas, après la tranche de gâteau aux oignons qu'on vient de m'offrir, de vider à ta santé, mon vieux Conteur, un plein verre de schnick aux bêlottes.

X. Y. Z.

A l'instar de Pétersbourg. — On sait que, depuis l'ouverture de la guerre européenne, les Russes n'appellent plus leur capitale Pétersbourg, mais *Pétrograde*.

Un Welsche transplanté sur les bords de l'Aar nous écrit que les habitants de la ville fédérale vont suivre cet exemple, et que, par égard pour les ours de la fosse, Berne se nommera dorénavant : *Plantigrade*.

Le prix de la passion. — En quelques mois, une demoiselle a croqué environ cent mille francs à un jeune homme qui lui faisait la cour.

— En somme, disait-elle l'autre jour, il n'a pas à se plaindre.

— Peu !... fait une amie, cent mille francs en quelques mois ; je trouve que ce n'est pas mal.

— Bast ! il était si passionné que, tout compte fait, chaque fois qu'il n'a embrassé, cela ne lui est pas revenu à plus de deux francs.

L'ESCALADE, QUAND MÊME !

Un Vaudois, très fidèle ami du Conteur, nous adresse la lettre que voici, qui prouve la juste popularité dont jouissent nos braves soldats et qu'ils méritent plus que jamais.

*** le 14 décembre 1914.

Mon cher Conteur,

HIER, nous avons eu un spectacle inoubliable à *** : le départ, après un jour de congé, passé dans leurs foyers, des deux bataillons aimés des citoyens et citoyennes de cette cité.

Vers cinq heures du soir, la gare de *** présentait son aspect des premiers jours de mobilisation : consigne sévère, pas de civils sur les quais, entrées rigoureusement gardées ; mais ce n'était plus par nos joyaux « landsturmiens » mais par de nombreux gendarmes, sous les ordres de leurs officiers et sous-officiers.

Les abords de la gare étaient noirs de monde. L'élément féminin dominait. Des véhicules de campagne de tout genre débarquaient sur la place de nombreux soldats-campagnards, accompagnés de leur chère épouse, de leur sœur ou de leur amie. Ces chars à bancs, sur lesquels